

## SOUVENIR.

Le voilà donc enfin ce jour tant désiré... !!!  
Aussi, sur tous les fronts comme la gaieté brille !  
Comme dans tous les yeux l'allégresse pétille !  
Comme d'un doux espoir notre cœur est bercé !  
Le jour des prix est bien la plus charmante fête ;  
On voit finir enfin ses pénibles travaux,  
Et l'on peut saluer des horizons plus beaux,  
Une couronne sur la tête.

Une couronne ! Eh, oui ! la couronne est à nous,  
Prix de notre travail et de notre courage.  
A nos parents chéris nous en ferons hommage ;  
Pour le cœur d'une mère est-il présent plus doux ?  
Et puis nous chanterons la liberté plénière ;  
Le repos et les jeux, avec la clef des champs ;  
Nos quatre volontés, sous l'œil de nos mamans,  
Oh ! que je suis heureuse et fière !

Heureuse ! je le suis... Et ! pourtant dans mon cœur  
Je sens je ne sais quel qui l'agite et le gêne.  
D'où peut donc aujourd'hui me venir une peine ?  
Quel étrange souci peut troubler mon bonheur ?  
C'est que Dieu mit toujours une épine à la rose ;  
Un astre disparaît devant l'astre qui luit...  
Le bonheur présent chasse un bonheur qui s'enfuit.  
Il manque toujours quelque chose ! !

Je chantais tout à l'heure un brillant avenir ;  
Je voyais se lever l'aurore des vacances ;  
Je rêvais pour demain des douces jouissances...  
Et tout s'évanouit devant un souvenir...  
Elle fut belle aussi cette charmante année...  
Et ce soir il nous faut lui dire un triste adieu.  
Ses dix longs mois pour nous, sous le regard de Dieu,  
Ont passé comme une journée.

Et chacun de ces mois nous apportait sa fleur,  
Quelques plaisirs nouveaux, quelques fêtes nouvelles ;  
Ces fêtes, nous savons comme elles étaient belles.  
Nous en gardons mémoire au fond de notre cœur.  
Mais vous, qui nous donnez un regard, un sourire,  
Nos parents, nos amis, ah ! vous ne savez pas  
Ce que l'année emporte en se perdant là bas...  
Eh bien ! je m'en vais vous le dire.

D'abord, dans la retraite on nous plongea trois jours.  
Trois jours passés en paix... A travers le feuillage  
Une main nous guidait dans le plus frais bocage,  
Et d'un petit sentier nos pas suivaient le cours.  
Ce sentier oh ! C'était le chemin de la vie.  
On nous disait : Marchez toujours dans ce chemin ;  
Comme un peuple de scurs tenez vous par la main,  
Pour arriver à la Patrie.